

*Brigitte Kernel*  
**Tout sur elle**  
roman

Flammarion

Extrait de la publication

# Tout sur elle

*Brigitte  
Kernel*



© Ph. Matsas / Opale.

« La suivre est un exercice délicat mais jouissif, du muscle et du temps, voilà ce qu'il faut, respiration souple, sens de l'observation, je m'offre à fond et je l'aurai. Elle ne m'échappera pas, ne quittera pas mon esprit, je le lui interdis. »

Dans les couloirs du métro, dans la rue, derrière des lunettes sombres ou les pages froissées d'un journal, une femme suit une autre femme. S'agit-il de sa rivale, de sa psy, de son amante ? Comme un oiseau de proie, elle avance dans l'ombre de ses pas. Jusqu'où la mènera cette traque haletante et mystérieuse ?

*Brigitte Kernel est critique littéraire à Femme Actuelle et productrice à France Inter où elle anime les émissions Noctilque et Un été d'écrivain. Elle a déjà publié plusieurs romans dont Une journée dans la vie d'Annie Moore, Prix Paul Guth du premier roman, et, chez Flammarion, Autobiographie d'une tueuse.*



FF 8458-03-IV

Prix France : 16 €

Flammarion

**Tout sur elle**



**Brigitte Kernel**

**Tout sur elle**

**Flammarion**

© Éditions Flammarion, 2003  
ISBN : 9782081294172

« Douloureuses, pénibles alternances. La vie est là. Elle palpite – douce, tiède, paisible – ou bien jaillit, ruisselle, bouillonne. Et pour une raison quelconque, subitement, elle n'est plus là. Cette sensation que mon sang a fui. Que me voici mutilé. »

« Non pas chercher à faire, mais se laisser faire, s'effacer, accepter d'être dominé, d'être conduit là où l'on ne prévoyait pas d'aller. »

Charles Juliet  
*Lueur après labour, Journal III.*



## Première Partie

### *Où es-tu ?*



J'aurais dû lui offrir un chiot comme cadeau d'adieu, elle m'aurait retenue.

Où es-tu ma beauté ?

À vue de naseaux, là, à droite.

Animal, renard ou loup, je suis de poils et d'oreilles dressés, un chasseur, la truffe ras le sol, les naseaux frémissants. Retrouver ma proie, la poule, l'empêcher de fuir, de disparaître. Rester cynique, ne plus ressentir d'émotion, oublier la pluie, l'eau glacée qui dégouline le long de l'échine, se baisser, viser ses jambes, humer son odeur ; son haleine, un souvenir ; le souvenir doit disparaître, je la veux au présent. Ne pas me planter. Ne pas la perdre. Poser mes pieds dans les marques qu'abandonnent ses semelles de crêpe sur le bitume mouillé. Ne pas glisser,

ne pas m'affoler, être précise dans chacun de mes mouvements ; coordination maximum ; sang-froid.

La suivre est un exercice délicat mais jouissif, du muscle et du temps, voilà ce qu'il faut, respiration souple, sens de l'observation, perdu dix kilos en un mois, je m'offre à fond et je l'aurai. Elle ne m'échappera pas, ne quittera pas mon esprit, je le lui interdis.

Plus elle m'échappe, plus elle est belle.  
Plus elle est belle, moins je comprends.

Mon corps est à l'affût, il travaille pour moi. Son parfum, là, *Heure bleue*, c'est magique je la sens, elle me parvient dans son intimité la plus profonde, Guerlain au milieu de toutes ces odeurs fétides et sucrées qui flottent dans ce marché ; fumets de viande, pain chaud, fruits pourris dans les cageots, épices qui me rappellent une île lointaine, Sainte-Lucie ? Les Saintes ? Marie-Galante ? Mes narines se dilatent, identifient. Je me transforme, étrange sensation. Mon sang afflue. En apnée quelques secondes, je hume, mon front se plisse, mes muscles se contractent.

Animale. Loup, renard et pourquoi pas chacal ou hyène ?

Paris pleut gris de pollution. Elle s'en moque. S'engouffre dans une bouche de métro, descend les escaliers en sautillant, se mélange aux voyageurs ; ses cheveux blonds flottent dans le courant d'air glacé qui saisit mon ventre, mes cuisses, ma peur.

Filer quelqu'un n'est pas aisé. Chaque seconde est une mine antipersonnel qui peut vous éclater en pleine gueule. Si elle se retourne, m'aperçoit, terminé. Les jambes coupées, sciées, les os cassés, il faudra fuir, me terroriser.

Mon blouson me protège, elle ne le connaît pas, je l'ai acheté ce matin. Coup du sort : j'ai préféré le look guerre du Golfe, parka en toile kaki zébré de beige et de brun au simple blouson bleu marine proposé par le vendeur. Un capuchon, c'est le capuchon qui m'a décidée ; la seule manière d'opérer incognito, le visage camouflé.

Elle marche, je transpire quatre mètres derrière elle ; chaud, trop chaud, pas le temps de m'essuyer les tempes, les joues. Je suinte le fauve. Je la regarde, mon ventre se noue, j'ai mal, aussi mal qu'avant les règles, mon bras droit se pose tout seul sur mon abdomen et le protège. Elle se retourne et sourit à un jeune homme, il vient de la frô-

ler, elle a eu peur. Trouillomètre à zéro, elle serre son sac à main contre sa hanche, plus fermement. Son visage m'apparaît, ses yeux risquent de darder leur fiel sur moi, leur douceur, leur amour, je ne sais plus ; je l'ai aimée, détestée, rejetée, tant regrettée.

Vite, me fondre dans le décor, un pilier, rien de moi n'en dépasse, bon endroit pour la surveiller.

Qu'est-ce qu'elle fabrique ?

Elle stoppe net devant le plan immense, la carte du métro. Je respire mal. Son index se promène sur une ligne verte, bordel mais où elle va ? D'aussi loin impossible de lire ce qu'elle mémorise – la direction, le changement de station et le reste. Je ne suis pas flic, pas moyen de relever ses empreintes. Son doigt s'arrête au milieu du plan ? Châtelet ? Oui, mais après ? Toutes les correspondances se situent au cœur de la ville, toc toc toc toc, ça bat, les métros abondent dans les artères, le nombre de pulsations minutes est impossible à évaluer, toc toc toc toc, mes tempes s'emballent, mal au crâne, mais rien à foutre, bien plus mal dans ma chair, dans ma peau à cause d'elle, cette gueuse.

Que pense-t-elle ? « Après Châtelet, direction Clignancourt » ? ou « direction Opéra » ?

ou « je descends là, je prends le bus » ? Et dans ce cas, quel bus ?

Comment réfléchit-elle ? Au présent ou au passé ? Pense-t-elle à moi en s'insinuant dans cette voûte carrelée ?

Pense-t-elle encore à moi ?

Sa nuque fine se courbe vers l'avant, petite nuque d'oiseau. Ses cheveux, elle les a remontés en un chignon nid de merle. Chichi, le chignon, ce qu'elle peut avoir l'air conne cul serré. Qui s'intéresserait à elle ? Qui, à part moi ? Elle n'est pas maigre, ça non, belle dans ses rondeurs, je crois dans ses... combien... ? 70, 75 kg ? Racée, ça c'est certain. Si elle était un chien, elle serait cocker américain, avec la robe et la houppette sur le crâne, les cils longs, dodue, carrée. Entretien. Au poil près. Toiletté tous les mois pour le toutou.

Duvet dans la nuque gracile. Je me souviens. Je ferme les yeux. J'imagine, facile. Un petit « crac » et puis le cou retombe, pas besoin d'être un gros costaud pour lui briser les vertèbres supérieures. Entre deux doigts « cric crac ».

L'éliminer, aller à son enterrement, voir la gueule des autres, ceux qui l'aiment et dont

elle se tape ; voir la tête et le chagrin de son connard de mari ; l'imaginer dans la boîte capitonnée, baiser son cercueil et me signer, pleurer. Jamais je ne supporterai qu'elle soit morte et pourtant je la voudrais tellement « disparue ». Cric crac.

Ce chignon comme plus un coiffeur n'en fait, pas fashion la proie, poussiéreuse. « Poussière, redeviendra poussière. » Je chantonne.

Tout en elle est volatile.

C'est le problème, mon problème.

Elle s'évapore si vite ; si souvent me laisse pantoise derrière elle à me dégingander sur la pointe des pieds pour tenter de la retrouver quelque part dans la foule. Je me dresse. Il me faut, j'en ai besoin, apercevoir la tache bleue de son imperméable, le blond de ses cheveux. Mais elles sont si nombreuses à être blondes dans cette ville. Paris capitale, pari raté si ça continue ainsi.

Je n'y arriverai jamais, forcément elle va se retourner, me découvrir cachée dans ma guerre du Golfe à capuche, me balancer : « Ça suffit maintenant, il faut me laisser ! » Fâchée tout rouge la belle.

Le ticket de métro. Elle le brandit comme une carte de visite, le fait glisser dans la fente

du tourniquet ; il réapparaît, composté, à quelques centimètres. D'un coup de hanche, elle pousse la barre métallique qui joue au poste-frontière, reprend sa marche dans le couloir le long des affiches colorées qui vantent les mérites d'un ordinateur nouvelle génération, d'un film césarisé, d'un club de gym « promotion cinquante pour cent sur six mois aux mille premiers abonnés ». Elle fixe chaque affiche, ralentit parfois son allure, s'arrête puis repart sans avoir rien noté, ni références, ni numéro de téléphone. Que cherche-t-elle à acheter, à voir ? Pourquoi cet intérêt pour les immenses panneaux publicitaires que les couloirs du métro exposent ; une galerie contemporaine ; la pub tel un clignotant, une lumière qui l'attire comme de nuit le papillon sur la lampe extérieure des maisons.

Je me raidis. Mon front paraît s'étrécir.

Qu'est-ce qu'elle fait ?

La voilà qui s'emballe et court droit devant elle, tourne enfin sur la gauche, manque de trébucher, s'accroche à une colonne et s'affole à nouveau. Ses semelles de crêpe ne claquent pas sur le carrelage, mes talons en plastique martèlent le sol. Décidément nous ne sommes jamais en phase.

Elle cavale. En retard ?

Je regarde le cadran de ma montre « non, pas en retard » ou alors quelque chose a changé dans sa vie. Je connais par cœur la géographie de ses activités, un territoire balisé, rien n'en dépasse. Cadrée à mort. Peur de l'au-delà des limites de son dessin de vie. Ni surprise, ni risque dans son domaine, discipliner la vie, les gens, ses propres gestes, ses pensées. Elle est bonzaï. Le coup de foudre, elle connaît pas. Le subit mais le terrasse aussitôt. Maîtresse femme. Du moins le croit-elle, le veut-elle.

Ne pas la perdre, ne pas la perdre. Vite ma carte Orange. Oui, d'accord, ta carte Orange, mais où l'as-tu fourrée ? Je m'interroge et me réponds en parallèle, une pensée en double fil, fils électriques, le bleu, le rouge, le courant passe mais si la bombe explose ? La bombe, elle qui se retourne, elle qui chausse ses lunettes pour voir si c'est bien moi, si elle ne rêve pas, pince-toi ma chérie. La bombe, elle hurle, les passants se jettent sur moi, les flics arrivent. Il y a mille formes d'explosifs. Un simple regard d'elle peut en être un.

Bombe. Je refuse. Pas une seconde de perdue entre deux interrogations.

Je me hausse sur la pointe des pieds, la gazelle a disparu. Mes paupières se ferment.

J'imagine. Elle doit déjà s'asseoir sur un banc, attendre un métro dans une autre station, reprendre sa lecture du livre commencé hier *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* de Zweig. Le titre lui colle à la peau et me plaît sauf que ce n'est pas vingt-quatre heures que la filerai mais toute une vie si elle ne fait pas ce que je veux, ce que j'exige.

Une lutte, la lutte, notre lutte.

Mon sac à main est une poubelle, tout se mélange, tout se confond, tampons hygiéniques, stylos, agenda, reçus de cartes bleues, publicités pour pizza. Index, annuaire, majeur, pouce, les petits soldats précipitent leurs mouvements, fouillent, paniquent. « Oh non ! » Pas de carte Orange. Oubliée à la maison et plus le temps d'acheter un ticket. Mes dents grincent en frottant les unes sur les autres, mauvais signe, je force ma mâchoire, je desserre l'étau et fais craquer mes maxillaires comme me l'a montré le dentiste la semaine dernière : « Vous allez faire exploser tous vos plombs à force de serrer comme ça, des tonnes, ça représente des tonnes de pression cette manie que vous avez prise. Il faudra couler un appareil, vous le mettrez en dormant.

Vous avez des problèmes en ce moment, mademoiselle, des angoisses ? »

Sauter au-dessus de la barre, la meilleure solution. Derrière sa vitre épaisse le contrôleur rend la monnaie à une vieille dame, son nez touche presque le comptoir, buée, il ne fait pas attention à moi, je bondis, je suis panthère prête à harponner de ses griffes la gazelle. La haie métallique se franchit facilement.

Où est-elle ?

À gauche ou à droite ?

Des bruits de métro, des rames qui arrivent et stationnent, les portes s'ouvrent, la sonnerie qui annonce le départ. Je vais la paumer, non, pas ça, pas la perdre, je ne supporterai pas.

Où es-tu ? Je voudrais crier, appeler, hurler, hurler son nom, mais je n'y parviens pas.

Mes jambes se plient et se déplient, souple l'athlète dont les bracelets de pacotille cisailent le poignet, la tension est si grande, les muscles tendus à l'extrême, j'épouse les courbes de la galerie, le sprint imprime sa constance sous mes doigts de pieds, marathon-woman, ampoule probable. M'en fous. Un homme sur ma ligne de course. « Oh mais qu'est-ce qu'il fait là ce con ? », je mur-

*Impression réalisée sur CAMERON par*



**BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES**

---

GROUPE CPI

*à Saint-Amand-Montrond (Cher)  
pour le compte des Éditions Flammarion  
en mars 2003*

**N° d'édition : FF845801. — N° d'impression : 031488/1.  
Dépôt légal : avril 2003.**

***Imprimé en France***